« Nous ne pouvons vivre sans nos vies »

BARBARA DEMING

A peu près inconnue en France, Barbara Deming, née en 1917 à New York, s'est vue dédier le premier livre d'Andrea Dworkin : Our blood.
Pour Barbara Deming :
« Je propose que nous fassions l'effort de comparer nos colères apparemment les plus privées, à l'état brut, et que

nous nous donnions pour tâche de transmuer cette colère brute en colère disciplinée, n'ayant d'autre quête que celle du changement : ainsi nous trouverons-nous en position de convaincre nos camarades qu'il est nécessaire de déraciner tout esprit de meurtre de la colère. »

Barbara Deming
Nous ne pouvons vivre sans nos vies
(We cannot live without our lives)

A elle seule, cette phrase résume la philosophie politique de Barbara Deming qui, en ce mois de juillet 1983, est (pour la énième fois) en prison, dans l'État de New York, pour avoir protesté, avec des centaines d'autres femmes, contre l'armement nucléaire. Telle est la vie d'une lesbienne séparatiste. Comme elle le démontre, elle n'est pas exactement synonyme d'hédonisme ni d'élitisme. Mais que de contresens ne commet-on pas afin de « séparer pour mieux régner », au sein même du Mouvement.
Barbara Deming, avant de s'affirmer lesbienne, s'est d'abord vécue comme activiste non violente (définition qu'elle préfère à celle de pacifiste, trop passive). C'est une activiste de la paix. Elle fait et fera toujours une distinction capitale entre la colère qui exige le changement de l'autre et celle qui exige la défaite ou la destruction de l'autre. Selon elle, la première se fonde sur l'espoir (« on peut toujours changer l'autre »*), tandis que la seconde est basée sur le désespoir (*« on ne peut rien changer à l'autre, on doit donc le vaincre par la force »*). Selon Barbara Deming, le pacifisme serait une sympathie imaginative qui permettrait de ne pas voir en l'ennemi* seulement *l'ennemi. Ainsi reconnaît-elle aux hommes leur humanité mais leur refuse-t-elle le droit aux relations sexistes. Elle dit :* « Si les hommes ont mis de côté, par peur, tout ce qui est féminin en eux, alors ils aspirent naturellement à cette part manquante de leur nature, essaient de la posséder en nous possédant, mais comme ils en ont peur dans leurs propres âmes, ils essaient, aussi, de la dominer en nous, ils essaient même de la tuer. »
Ce qui ne l'empêche nullement de se montrer « optimiste ». Optimisme fondé sur l'existence de deux pressions contre l'ennemi : notre méfiance *à son égard et le* respect *de sa*

vie. La combinaison des deux pressions devant se révéler efficace.
Dans Révolution et Equilibre, *elle écrit :*
« Puissent ceux qui disent croire à la non-violence apprendre à défier plus audacieusement les institutions de la violence qui mutilent et amputent notre humanité. Et puissent ceux qui mettent en question la non-violence comprendre que le droit à la vie et au bonheur ne peut être proclamé inaliénable que si l'on admet qu'il appartient à tous les êtres humains. »
Toutes propositions éminemment sages et convaincantes si l'homme était (en chair et en os ou dans ses projections institutionnalisées) un être de raison. Tel n'étant pas le cas (comment expliquer par la RAISON *la course à l'armement nucléaire, les violences quotidiennes contre les femmes, contre les races jugées inférieures ?) certaines lesbiennes peuvent estimer irréaliste une sagesse aussi illuminée... une colère directionnelle aussi maîtrisée. Quoi qu'il en soit, Barbara Deming, personnage éminemment charismatique et empathique, convainc par sa conviction (*« les fins ne peuvent être dissociées des moyens »*). Ainsi de Jane, sa compagne, dont la vie est consacrée aux femmes battues ... femmes qui passent en nombre dans leur communauté de lesbiennes, laissant pour un temps la marque de leurs blessures et un salutaire rappel quant à l'« ordre » qui règne au dehors...*

Nous reproduisons ici un entretien accordé à la revue Calliope *de Floride. Avec notre gratitude.*

Michèle Causse

CALLIOPE : **On vous décrit souvent comme une écrivaine/activiste. Comment envisagez-vous la relation entre écriture et activisme ?**
BARBARA DEMING : Comme très heureuse ! C'est une relation naturelle. Par exemple, dans les années 60 et au début des années 70, à l'époque où j'écrivais

Prison Notes et les essais rassemblés sous le titre *Revolution & Equilibrium*, je relatais une histoire... ou une partie de l'Histoire... certaines actions de non-violence entreprises dans ces années-là par le mouvement Noir, le mouvement pacifiste. J'écrivais à la fois un récit et un texte théorique, expliquant en quoi consistent les éléments de l'action non-violente, comment ils fonctionnent. J'écrivais à titre tout à fait personnel dans la mesure seulement où j'avais pris part à un certain nombre de ces actions. C'est d'ailleurs pourquoi je SAVAIS ce que je disais ... pourquoi je pense que j'ai fait œuvre de théorie étayée et apporté un témoignage historique véritable.

Savoir ce que l'on dit : je crois que l'une des disciplines de l'écrivain, de l'écriture, est de décider de ce que l'on sait vraiment. Je me suis toujours souvenu de ce qu'écrivait Aristote (je crois que c'était Aristote) : à savoir qu'il est possible de savoir quelque chose et, cependant, de ne pas savoir qu'on le sait. En venir à savoir ce que l'on sait *vraiment*, refuser de se laisser aller à écrire ce que l'on ne sait pas vraiment, que l'on estime *devoir* savoir ... c'est peut-être la tâche la plus ardue que postule l'écriture.

Or c'est précisément cette tâche à laquelle s'attellent les femmes dans les groupes de conscientisation : apprendre à reconnaître et affirmer ce que *nous* savons sur nous-mêmes. Ce qui n'est pas du tout ce que l'on nous a enseigné à penser sur notre savoir. Le fait que tant de femmes soient à l'œuvre dans les groupes de conscience explique pourquoi l'on assiste à un essor remarquable de livres de femmes. Je suis devenue écrivaine à l'âge de seize ans ... en me mettant à écrire poème après poème. J'étais tombée amoureuse pour la première fois. D'une femme plus âgée ... qui est devenue mon amante. Je crois que le fait de me *permettre* de sentir tous les sentiments que j'éprouvais à son égard — alors que la société me disait que je *ne pouvais* les ressentir sous prétexte que ce genre d'amour n'était pas supposé exister — je crois, oui, que je n'hésiterais pas à qualifier ma détermination première d'activisme. Et je ne crois pas que ce soit une coïncidence si j'ai commencé à écrire à ce moment-là. Aussi, pour répondre à la question : comment vois-je la relation entre écriture et activisme ? ... Dans

mon cas, du moins, je puis difficilement séparer les deux. Il me semble que l'écriture elle-même peut être souvent qualifiée d'activisme. Car je ne commence pas par penser ou sentir quelque chose avant d'écrire. C'est dans l'*acte* d'écrire que je lutte pour savoir vraiment ou pour affirmer tenacement ce que je sens, ce que je sais, ce que je veux au juste. Lorsque j'ai décidé de me déclarer publiquement lesbienne, je m'y suis préparée en écrivant le poème qui commence par ce vers « Behind her the sea the sea hisses ». Ou, plus exactement, je pourrais dire que l'écriture du poème fut pour moi l'explicitation de cette nouvelle prise de position.

La poésie est-elle utile ? Tel est le sujet qui prête à maintes controverses. Pensez-vous que la poésie soit utile ?

Pour moi l'écriture et la lecture de poèmes ne sont pas seulement utiles mais absolument nécessaires. J'ai écrit nombre de mes poèmes parce qu'un élément de ma vie m'avait jetée dans un déséquilibre psychique. L'acte même d'écrire le poème ne m'a pas rendu le même équilibre mais un nouvel équilibre. Je me souviens de la première fois que j'en eus la révélation. J'avais été victime d'un accident de voiture qui m'avait laissée très abîmée. Pendant 8 mois les médecins m'emprisonnèrent le corps dans un plâtre. Naturellement, ils changeaient le plâtre de temps à autre et, un jour, ils serrèrent un peu trop fort l'une de mes chevilles. Durant les semaines suivantes, je fus à la torture : j'avais l'impression qu'une main géante tenait ma cheville et s'amusait à la presser. A un moment donné, je m'en souviens, je me dis : « Je ne peux plus supporter cela plus longtemps ». Cette façon de penser était rien moins que pragmatique. De toute façon, on n'allait pas me changer le plâtre avant des semaines. Je me mis à composer dans ma tête un poème sur la patience, en me demandant comment on pouvait la trouver. Quand j'eus terminé le poème, j'avais trouvé la patience dont j'avais besoin. En comprenant que l'écriture du poème m'avait fait faire cette découverte, je devinai subitement que la lutte qu'implique tout poème m'avait ménagé cet équilibre psychique dont j'avais besoin.

Je dirais que la poésie est suprêmement utile dans un sens très spécial. Quantité de ce que nous avons besoin de savoir ne peut s'appréhender par l'intellect mais par le corps. Or, comme la poésie parle en rythmes, musique, etc. nos corps mêmes sont capables d'absorber le message. Certains de ces messages ... notre intellect à lui seul ne pourrait les déchiffrer. Or ce sont souvent des messages de vie nécessaires.

Quand vous avez commencé à écrire des poèmes, à seize ans, aviez-vous lu beaucoup d'ouvrages de poésie ?

Oui, j'avais surtout lu un grand nombre de femmes poètes grâce à ma mère, qui me mettait littéralement les volumes entre les mains. L'autre jour, j'ai retrouvé sa dédicace dans un livre de poèmes d'Elizabeth Barrett Browning. Elle m'offrit ce livre pour mon quatorzième anniversaire. Elle me donna aussi E.E. Cummings, vers ma dix-huitième année. Et Rupert Brooke. Mais je fus surtout une fervente lectrice d'Edna St Vincent Millay, Elizabeth Barrett Browning, Adelaide Crapsey, Christina Rossetti. Emily Dickinson, elle, j'appris à l'apprécier un peu plus tard.

Durant une brève mais heureuse période, j'eus le sentiment d'appartenir à ... ou du moins d'aspirer à appartenir à une sororité de femmes écrivains. C'était un sentiment qui me donnait une force et un soutien. Puis j'allai à l'Université et, bien vite, on me fit honte de vouloir appartenir à une communauté de femmes écrivains. Mon attention fut dirigée sur les grands écrivains masculins. J'appris à redouter ce genre qu'on appelle « la femme écrivaine », un écrivain avec une « sensibilité de femme » ... comme si cette sensibilité particulière constituait quelque faille à ne point exhiber, à surveiller de près. Et si j'apprenais à le faire, soigneusement, je pouvais espérer ... un peu ... rivaliser avec les vrais écrivains, les écrivains mâles. Après toutes ces années, j'ai bouclé la boucle, j'appartiens de nouveau avec bonheur à la communauté des femmes écrivains. Et, tout aussi bien, à la communauté des écrivains, sans considération de genre.

Outre les poèmes et les nouvelles, vous avez écrit